

pour éviter les regards de son amie, et d'un ton qu'il essaya de rendre insouciant :

— Je serai soldat !

— Toi, soldat !

Et Marguerite, lui saisit le bras ; elle ne pouvait le croire.

— Soldat ! répéta-t-elle, c'est impossible ; tu veux me désespérer ! N'ai-je pas déjà assez de chagrin ? Est-ce un soldat qui peut venir en aide à sa mère et à son jeune frère ? Un soldat risque d'être mutilé ou tué ! Tu me trompes, Fritz : dis-moi que tu me trompes !

— Je me suis enrôlé hier.

— Et, tu disais que tu m'aimais ! s'écria la pauvre Marguerite en versant un torrent de larmes.

Le jeune homme effrayé lui prit les deux mains et les porta à ses lèvres.

— C'est parce que je t'aime sincèrement et que j'ai souci de ton bonheur plus que du mien que j'obéis à ton père. Plus je t'aime et plus il faut que je sois loin, bien loin, le jour où tu seras la femme d'un autre. J'en mourrais de douleur, vois-tu, ou je serais capable de tuer celui que ton père a choisi !

— Et moi, s'écria Marguerite avec exaltation, je te jure que j'aurai la force de résister à mon père, s'il veut violenter mon âme. Je lui serai humblement soumise, sur tout autre point, mais il ne doit pas me contraindre à prononcer des lèvres un serment de fidélité et d'amour que mon cœur démentirait. Mille fois plutôt retourner au couvent ! Mais, je t'en supplie, mon Fritz, avant de partir laisse-moi essayer encore de le fléchir. Au fond, il m'aime, et il ne s'entêtera peut-être pas à risquer le bonheur de toute ma vie sur un caprice.

— Hélas ! dit le fils de la venve avec un gros soupir, que ton père résiste ou cède à tes supplications, il n'en faudra pas moins que je parte ce soir : je ne m'apartiens plus !

Le visage de Marguerite s'assombrit davantage.

— Ne pouvais-tu, méchant, si tu voulais tenir la parole que mon père t'a arrachée, l'éloigner quelque temps du village, sans le faire soldat ?

— J'avais besoin de quarante florins, ma Gretty, répliqua le sabotier en souriant.

Des larmes brillèrent dans les yeux de Marguerite, et restèrent suspendues à ses longs cils :

— Pour acheter des rubans et des roses, n'est-ce pas ? dit-elle avec un accent de doux reproche.

— Si je ne devais plus te revoir, ma mignonne, je voulais que le mai te parlât pour moi.

— Heureusement, reprit Gretty en haussant un peu les épaules, que tu folias n'est pas irréparable. Si mon père a pitié de notre amour, je fais bon marché de ton enrôlement et de ta pauvreté. Promets-moi donc de ne pas quitter le village, avant de connaître le résultat de la conversation que j'aurai tout à l'heure avec lui et qui décidera de notre avenir.

Fritz, tout en disant que cette tentative était vaine et puérile, laissa son cœur s'animer d'un vain espoir ; la crédulité est si naturelle aux amoureux ; ils pensent toujours que la violence de leur désir doit dissoudre les obstacles.

— J'y consens, répondit-il, mais comment saurai-je ?

— Ah ! voilà le difficile, repartit Marguerite, car mon père ne me laissera pas sortir.

— Et tu comprends bien qu'après avoir reçu mon congé, je ne puis, sous aucun prétexte, rentrer dans la tour de Gaspard Melzer.

La jeune fille réfléchit un instant.

— Oh ! si dame Catherine était à la maison, je ne serais pas embarrassée. Malheureusement, elle est allée au Valdburg, chez un fermier de mon père, pour toucher des quartiers échus, et elle ne reviendra que ce soir. Mais il me vient une idée : de ce cellier où nous causons, on entend distinctement tout ce qui se dit dans la salle à manger.

— Eh bien ?

— Eh bien ! prends cette clef et reste ici, ou plutôt va chercher Christly, qui jouait tout à l'heure sur la place avec ses camarades. Enferme-le dans le cellier ; il entendra la réponse de mon père, et vers midi, quand tu viendras le délivrer, tu sauras si tu dois partir ou rester.

— Et tu es sûre que personne n'entre jamais ici, n'est-ce pas ?

— Jamais, à moins que ce ne soit à l'heure des revenants.

— C'est que si le bonhomme Melzer